

Le Beau Danger
19 rue de Cronstadt - 21000 Dijon
lebeaudanger@gmail.com
www.lebeaudanger.com

NOUVELLES FRONTIÈRES

Maxime Contrepois

Nouvelles Frontières

■ Création 22, 23 et 24 janvier 2026
Texte Maxime Contrepois

■ Distribution

Texte et mise en scène

Maxime Contrepois

Avec

Iannis Haillet

et la voix de

Ruth Rosenthal (Winter Family)

Scénographie

Hervé Cherblanc

Dramaturgie

Marion Stoufflet

Son

Baptiste Chatel

Lumière

Kevin Briard

Costumes

Constant Chiassai-Polin

■ Durée estimée 1h10

Calendrier prévisionnel

LECTURES ÉTAPES

- 23 janvier 2025 > Atheneum - Dijon (21)
- 10 mars 2025 > Théâtre Ouvert (Paris)
- **automne 2025 > Paris**

RÉPÉTITIONS

- 12 - 20 décembre 2025 > Atheneum - Dijon**
- 05 - 21 janvier 2026 > Espace des Arts - scène nationale de Chalon-sur-Saône**

CRÉATION

- **22, 23, 24 janvier 2026 > Espace des Arts - scène nationale de Chalon-sur-Saône (71)**
- **28 et 29 janvier 2026 > Atheneum - Dijon (21)**
- **2, 3, 4 avril 2026 > Le Colombier - Bagnole (93)**
- ***Tournée en cours de construction***

Production en cours

PRODUCTION

Le Beau Danger

COPRODUCTIONS

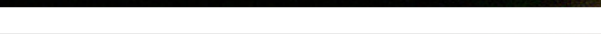
Espace des Arts - scène nationale de Chalon-sur-Saône
MA scène nationale - Pays de Montbéliard
Atheneum, centre culturel de l'Université Bourgogne Europe

SOUTIENS

Avec l'aide au projet et au fonctionnement de la Ville de Dijon.
Avec l'aide à la production de la Région Bourgogne-Franche-Comté.
CNDC - Théâtre Ouvert

Ce que nous voyons
n'est pas fait de ce que nous voyons,
mais de ce que nous sommes.

Fernando Pessoa



Résumé

Adrien a une quarantaine d'années. Il est français. Il vit en France. Dans une grande ville. Avant, dans sa vie d'avant, il était infirmier. Dans quelques semaines il partira pour un territoire en guerre. Pourtant la guerre ça n'est pas son métier. Il part pour faire du tourisme.

Nouvelles Frontières, c'est l'histoire d'Adrien. C'est l'histoire de sa vie, de sa vie de famille, de comment se sont tissés et dé tissés les liens avec sa femme, de l'arrivée de leurs filles dans leur vie. Mais c'est aussi la préparation minutieuse d'un poulet, le récit d'une partie de chasse qui tourne mal, d'Adrien qui joue à fantasmer la guerre depuis sa cuisine.

Tragédie des situations et comique du personnage s'entrelacent. On oscille entre le rêve et le réel. Le fantastique et le réalisme se confondent progressivement. Sous la banalité du quotidien, se dessine l'étonnante histoire d'une exploration radicale, d'un pas de côté dans l'espoir de se sentir à nouveau vivant, d'une bifurcation qui est une disparition autant qu'une réconciliation et qui aboutira à une mue.



La vie ne doit pas être préférée
aux raisons de vivre.

Maurice Blanchot

Note d'intention

— La vie est un long fleuve tranquille

Il y a d'abord eu les textes d'autres auteur.ice.s contemporain.e.s que j'ai mis en scène. Puis une première écriture personnelle lauréate du Fonds Sacd Théâtre, *Nu gît le cœur dans l'obscurité* (2022), qui parlait de retour et de quête, de voyage hasardeux et d'errance. Comme un prisme révélateur, comme une obsession qui se décline au fil des textes que je choisis de mettre en scène ou que j'écris, la métamorphose sera à nouveau le pivot de mon travail.

Nouvelles Frontières c'est l'histoire d'Adrien, de la vie d'Adrien, de la vie d'un type de quarante ans. C'est une histoire intime. Une histoire d'amour, de couple et de famille. Une histoire où l'humour d'Adrien est partout, dans ses temps forts comme dans ses temps faibles, où l'humour révèle des choses de lui, aussi des choses qui ne vont pas et qui vrillent.

L'intrigue déroule la pensée d'Adrien en alternant des monologues adressés aux spectateurs et des scènes jouées dans la cuisine de la maison familiale. Adrien, homme au foyer, nous embarque dans sa vie. Et on voit comment cette vie qu'il s'est construite pourrait être absolument joyeuse mais comment ses doutes la remplissent de contradictions et la font vaciller.

C'est l'histoire d'une personne banale qui se monte la tête, qui perd son lien au présent parce qu'elle est saisie du sentiment d'être reléguée en arrière-plan de sa propre vie. *Nouvelles Frontières* parle de vies ordinaires, de vies qu'on a choisies autant qu'elles se sont faites sans nous, de liens qui se distendent, de communications devenues impossibles, du besoin de reprendre le contrôle pour ne pas disparaître.

Comment se sentir à nouveau vivant ?

Où trouver du sens quand notre vie nous semble se déplier malgré nous ?

On rencontre Adrien alors qu'il prépare son départ. Pour la première fois il part seul en vacances, sans sa femme et ses enfants. Il part dans un pays qu'il ne connaît pas. Ce qu'il va faire, c'est du tourisme de guerre. Il espère que ces vacances, aussi terribles soient-elles, puissent lui donner une impulsion pour faire de sa vie le lieu de l'extraordinaire et le reconnecter à ses sensations.

Dans un temps où les vies qu'on vit nous paraissent continuellement manquer d'adrénaline, où règnent le sensationnalisme et le spectacle au dépend d'une forme de simplicité heureuse du quotidien, Adrien met en place sa propre fabrique du drame où ses fictions et ses projections deviennent sa réalité. Où se dessine une quête ininterrompue d'émotions toujours plus intenses, à la recherche de ce qui pourrait l'animer. Progressivement, la frontière se floute entre pulsion de vie et pulsion de mort et fait d'une vie banale et désertée un espace où le présent se densifie. Adrien

va alors plonger au cœur d'une violence dont il choisit le dispositif mais qui le déborde jusqu'au point de rupture. Par-là, Adrien s'inscrit inconsciemment dans une histoire de la masculinité mortifère qui, quand elle perd pieds, reproduit le même plutôt que de chercher à se réinventer.

Alors qu'Adrien croit que la violence – réelle et fantasmée – est sans prise avec sa réalité, qu'il pense pouvoir ne pas se laisser contaminer, qu'il pense pouvoir en préserver sa famille, dans une séquence où il s' imagine en territoire de guerre, dans une situation de combat, en situation de grand danger, réel ou fantasmé ?, il va blesser par balle la plus grande de ses filles dans sa propre maison. De la tragédie seulement semble pouvoir surgir la conscience : le manque de courage et d'imagination fait basculer dans l'horreur. La violence contamine tout et n'épargne rien.

Tout cela vaut pour ce qui apparaît au bout de la trajectoire d'Adrien, de ce morceau de trajectoire qui nous est donné à voir : l'espoir de nouvelles perspectives de vie possibles. Le retour à la douceur, l'attention retrouvée à ce qui est là et qu'on ne voyait plus, aux choses ténues et fragiles. Retrouve grâce à ses yeux ce qui l'a rendu heureux et qu'il avait perdu de vue : un quotidien composé de non-événements qui sont la chair de la vie puissante et joyeuse.

Dans la poursuite de mes recherches précédentes, texte et éléments scéniques devront permettre la constitution d'un langage capable de conduire le spectacle dans une zone indéterminée où le réalisme et le banal fraient avec le fantastique et le fantasmatique. Le rapport charnel à une lumière, à un son, à un corps, le trouble que produit une sensation. Le vertige que c'est d'avoir le sentiment de maîtriser les codes de la représentation et qu'eux aussi se métamorphosent et nous plongent dans une réalité plus profonde, qui existe en parallèle des autres.

Tout paraît concret et réaliste et puis progressivement on glisse dans un espace-temps indéterminé. Intérieur et extérieur se troublent et se confondent, scènes d'organisation du voyage à venir et scènes en territoire de guerre se télescopent. Ce qui semblait être un voyage en préparation n'est jamais loin de l'errance intérieure. Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles paraissent et l'imaginaire du spectateur doit être stimulé à cet endroit, en jouant des angles-morts et du hors-champ, portes d'entrées essentielles vers un ailleurs plus grand que l'espace du plateau.

Alors que l'on cherche si souvent à nous convaincre que la réalité est évidente, irréfutable, imparable, l'envie fondatrice est de défaire une image consensuelle du monde en lui conférant une densité et une opacité des plus suggestives. C'est peut-être là que peut résider aujourd'hui la charge politique d'une écriture, dans un langage théâtral éminemment ouvert où l'on ne voit pas la réalité mais de la réalité, où l'on voit des choses, des situations, des hommes. Des hommes qui se débattent comme ils peuvent pour continuer à vivre.

Maxime Contrepois
avril 2025



La beauté nouvelle sera de SITUATION,
c'est-à-dire provisoire et vécue.

Guy Debord

Extraits

— N°1

o. OUVERTURE

Dans le noir, une voix de femme se fait entendre.

LA FEMME, *voix off*. – Il s'appelle Adrien.

Il a trente-sept ans. Il est français. Il vit en France. Dans une grande ville. Dans dix jours il partira sur un territoire en guerre. Pourtant la guerre n'est pas son métier. Avant, dans sa vie d'avant, il travaillait dans un centre de soins psychiatriques. Il a les yeux azur, un tee-shirt blanc et un Nikon D810 pro autour du cou.

Une enfant de six ou sept ans apparaît lentement. Elle est là, sur une chaise, face au public. Elle nous regarde, immobile et muette. Cette enfant est une marionnette à taille humaine, la réplique parfaite de Louise, la plus grande des filles d'Adrien. Elle est encapuchonnée dans un KWAY jaune mat. Le KWAY est fermé. Elle porte un jean sombre et des Converse noires. Les cordons de serrage de la capuche sont tirés, alors on voit peu de choses du visage de la jeune fille : un teint d'une blancheur étonnante, un regard dans le vide, un visage immobile, quelques cheveux blonds rentrés dans le KWAY, des pommettes rose rouge, le bout de son nez légèrement bleuté.

Il ne s'est jamais dit qu'il allait aller là-bas pour aider le pays, pour aider son économie, il ne se cherche pas d'excuse. Mais de là à dire pourquoi, à avoir le courage de dire pourquoi il veut vraiment aller là-bas, c'est autre chose.

Silence.

Il n'est pas question de bonnes intentions, d'organisations humanitaires. S'il voulait aider, il enverrait de l'argent à une association caritative. Il ne ferait pas de voyage. Parce que là on parle bien de voyage. De voyage organisé par une agence de voyage qui cherche à satisfaire des clients.

Ce que fait Adrien c'est un tourisme souterrain, fait de bakchichs, de langage codé, de rendez-vous à des heures précises aux endroits qu'il a entourés en rouge sur son smartphone.

Ce que fait Adrien, c'est du tourisme de guerre.

Noir.

1.
LA RENCONTRE

Adrien est assis sur une chaise face au public. Il s'adresse à lui. Yeux dans les yeux.

ADRIEN. – Avec Chloé ça fait huit ans qu'on passe toutes nos vacances ensemble. On voyage beaucoup. On n'est pas toujours d'accord sur la destination mais on est partis souvent. Pas toujours là où j'aurais voulu mais c'est comme ça. C'est le jeu. On fait partie de ces couples qui partagent leur quotidien mais qui mangent pas la même chose, qui vivent en ville alors qu'un des deux rêve de campagne et qui jouent à Pierre Feuille Ciseaux pour décider si les prochaines vacances ça sera mer ou montagne. Vous voyez le genre ?

Mais on s'aime beaucoup.

Un temps court, puis il se reprend.

Enfin on s'aime je veux dire. C'est sûr.

Un temps un peu trop long.

Ça fait sept ans qu'on habite dans la même maison. Sept ans qu'on est en couple. Officiellement je veux dire.

Fièrement.

C'est pas mal, hein ?

Un temps. Puis reprend droit, sérieux.

C'est allé assez vite. On se voyait régulièrement mais on n'était pas prêts. Ni elle ni moi. On était encore jeunes, s'engager ça faisait flipper. Mais on s'aimait. Alors on s'est engagés. Après six mois on a quitté un petit appartement pour emménager dans une maison. Pourtant, quand t'as pas trente ans tu peux pas savoir que la personne que t'as choisie c'est la bonne, si ? Tu peux pas. T'as rien vécu. Tu sais pas. Faut vivre des trucs pour savoir. Non ? Tu sais pas avant. Parfois tu sais même pas après.

Ses pensées semblent se perdre. Il reprend, plus bas.

Même aujourd'hui je sais pas toujours.

Un temps court, puis il se reprend à nouveau, il ne veut pas qu'il y ait de méprise.

Je parle pas de Chloé là. Je parle même pas que d'amour. Je dis ça en général. C'est hyper dur d'être sûr. Moi en tout cas je sais jamais bien. En général, je doute beaucoup. Les stylos à la papeterie, la marque de la boisson d'avoine pour le petit déj, le plat à commander au resto. Les mots aussi. À l'oral ça m'arrive souvent. Je me vois hésiter face à mon dictionnaire mental. Je sais pas si c'est ma croix d'en chier avec les choix, mais ça me fait sans cesse osciller entre le sentiment d'être une merde ou un génie ignoré. Alors quand j'arrive pas à trancher, je procrastine, je remets au lendemain. Et en attendant, je mange.

Il ouvre une poche de côté de son sweatshirt de laquelle il extrait un Mars, une barre chocolatée. Il ouvre délicatement l'emballage, comme un rituel, et mange lentement. Pendant ce temps, il ne dit rien. Ça dure assez longtemps. Il prend le temps de mâcher, il prend le temps de manger. Il est là, devant nous, mais il ne nous regarde pas. Se laisser regarder manger c'est partager un moment d'intimité. Il le fait avec pudeur. Un peu de gêne aussi.

La bouffe ça a toujours été au centre chez moi. Surtout le gras. Le gras ça me rend fou. Déjà à l'école, le seul endroit qui m'excitait c'était la cantine. J'ai passé vingt ans à l'école, à pas bien savoir ce que j'y faisais et pourquoi, même quand ça a plus été obligatoire, j'ai continué à y aller.

Mais le temps du repas partagé, du petit rituel au milieu des journées à rallonge, du monticule de frites froides, de steaks trop cuits, de haricots trop verts, la complicité nouée avec le cuisinier pour obtenir le droit de revenir si j'avais encore faim, c'était mon kiff. J'avais toujours encore faim. Le cuisinier c'était devenu mon copain. Je jouais au gros, je jouais à manger trop. C'était ma façon de tisser des liens, de faire rire les autres. C'était la porte d'entrée vers ce que je pensais être l'amitié.

Au sol, posés contre un pied de la chaise sur laquelle il est assis, un pot de Nutella et une grande cuillère. Adrien attrape le pot, désolidarise le couvercle, fend l'opercule qui garantit la fraîcheur du produit avec le bout pointu du manche de la cuillère, retire l'opercule avec ses doigts avant de le laisser tomber au sol. Il plonge la cuillère dans le pot.

Je crois que la bouffe c'est la seule chose qui débranche vraiment mon cerveau. Une cuillère dans un pot de Nutella et tout est oublié.

Il amène la cuillère à sa bouche maintenant. Maintenant il mange le Nutella.

Pendant longtemps j'ai pas cuisiné. Ou quasiment pas. Enfin que des trucs hyper simples. Je faisais plutôt de l'assemblage que de la cuisine. Ça c'était avant que je rencontre Chloé. Parce qu'avec Chloé on s'est rencontrés à un stage de cuisine que des copains m'avaient offert. Dans un grand hôtel. À la fois génial et hyper malaisant comme moment. Bref. Ce que je veux dire c'est qu'avant je faisais pas de sauces moi-même, je faisais pas mon pain moi-même, j'achetais du gruyère râpé en sachet. Même pas bio. La cuisine c'est joyeux, généreux, ludique, mais quand il s'agissait de la faire ça restait un mystère. Quoi associer avec quoi ? Quel ingrédient avec quelle épice va donner quel goût ? La cuisine ça a un peu à voir avec la peinture je trouve. Et autant je peux passer vingt minutes devant une toile, une toile qui me bouleverse, mais alors peindre c'est comme si c'était hors de portée. Je peins comme un enfant de trois ans. Je veux dire, je visualise pas le dessin dans sa forme finie. Pour tout, tout le temps, je me dis que ce qui compte c'est le moment présent, l'intuition. Je fais confiance à la sensation même si ça m'embarque dans une émotion flottante. Je fais, et puis je vois ce qui reste.

Un temps un peu trop long qui fait qu'on se demande si Adrien n'a pas perdu le fil de sa pensée. Il reprend une cuillère de Nutella.

Pardon. Ça va sans doute encore arriver, j'ai une petite tendance à digresser.

Il cherche de quoi il parlait.

De quoi je parlais ?

Il a trouvé. Il reprend.

Ah oui, je parlais de la rencontre avec Chloé. Avec Chloé on s'est rencontrés dans un hôtel de luxe. Un palace. Je crois que c'était un palace. C'est comme ça qu'on appelle les hôtels cinq étoiles, non ?

Un temps pendant lequel Adrien ne dit rien. Il joue de son effet d'annonce, il fait comme si c'était absolument banal et normal.

Avouez que pour une première fois c'est mieux que le Lidl du coin, hein ? Ça évite de passer sa vie à se souvenir de son copain en jogging en train de pousser le caddie.

Il rit.

Je me suis retrouvé dans cet hôtel grâce à des copains. Pour mon anniversaire, ils avaient décidé de m'offrir un stage de cuisine dans un des endroits les plus chics de la ville. En arrivant, je vois les immenses portes en fer forgé de l'entrée gardées par des majordomes en redingote et chapeaux à rallonge. Je me sentais pas hyper à l'aise. Pas vraiment à ma place. Comme quand tu débarques dans une soirée Woodstock déguisé en poulet KFC. Oups.

Un temps court.

Je demande mon chemin au type de l'entrée, je parle du cadeau offert par mes copains, je dis qu'ils m'ont offert ce stage parce que je les invite jamais à manger chez moi, que je trouve toujours des prétextes, que je m'invite surtout chez eux. Je raconte tout ça au type jusqu'à ce qu'un de ses collègues s'approche de moi. Alors je comprends que je l'ai pris en otage avec mon histoire. Le collègue me demande de le suivre. Je le suis. On traverse plusieurs salons avant de s'arrêter. Je suis le premier. Je m'assois. Je suis assis au milieu de la pièce sur un canapé en velours orange au dossier capitonné surplombé par un gigantesque bouquet de fleurs de saison bleues et blanches. Je suis stressé. Je le sens dans ma poitrine. J'ai du mal à respirer. Je suis là à fixer le sol en marbre à damier. Les cases se déforment sous mon regard. Ça m'angoisse. Faut pas que je reste là. Faut que je bouge. Et puis le stress comprime aussi ma vessie. Alors je me lève et je cherche les toilettes. Ça me prend un moment avant de trouver. Le truc est labyrinthique, y'a des couloirs sans fin et des portes partout. Quand je reviens dans le salon où j'avais laissé mes affaires y'a tout un tas de gens. Ils sont en train de regarder une femme jouer du piano. Ils ont pas l'air de se connaître. Pourtant ils se sont organisés en petit public improvisé. Simplement comme ça, par attention pour cette femme et par plaisir de l'écouter jouer. Je trouve beau. Mon stress s'évanouit. J'ai envie de les rencontrer. J'ai envie que le stage commence quand un majordome s'approche et demande doucement si quelqu'un veut quelque chose à boire ou à manger. Pour patienter. Le temps que le chef qui va animer le stage arrive. Personne répond. Alors il repose la question. Doucement. Je veux dire, il est aimable et poli, il veut faire bien, il demande s'il peut faire quelque chose pour nous. Et au moment où il repose la question, les têtes se tournent vers lui comme une seule tête. Une femme agite la main en direction de l'homme et lui sort un sourire constipé :

- Ça ne vous gêne pas ?

Ça ne vous gêne pas de l'interrompre ?

Les autres disent rien. Ils font bloc. Le majordome est figé, il voudrait dire quelque chose mais le seul truc qui sort c'est un bégaiement, un bout d'excuse. Et là, une petite voix s'adresse à lui et lui demande avec douceur un jus de fraise.

Un temps.

À ce moment-là je remarque une femme très légèrement détachée du groupe. C'est imperceptible de l'extérieur. La femme flanche pas. Elle soutient le type du regard et fait un pas vers lui. Pour le remercier. Et elle lui sourit. Elle lui sourit vraiment. Cette femme, c'était Chloé.

Noir.

2. LE POULET

Adrien est dans sa cuisine, assis derrière la table en Formica. Le sac n'est plus là. Sur la table, une petite enceinte Bluetooth. Pendant tout le temps de la scène, il prépare un gros poulet.

Le poulet est entier, couché sur une grande planche en bois. Adrien saisit le poulet et le plume de ses mains dans le silence. On entend uniquement de la musique qui provient de la petite enceinte. Le plumage prend un moment. Une fois terminé, il saisit un couteau de chasse. D'abord il épointe les ailes, coupe les parties pointues. Puis coupe les pattes d'un coup sec, ouvre le cou horizontalement et dégage la trachée avant de lui couper la tête. Il évacue les premiers restes dans un sac poubelle et vient éliminer les dernières plumes de la peau avec un chalumeau de cuisine. Il recouvre la planche d'un film alimentaire pour recueillir le sang et commence à vider la volaille.

Adrien. – Chloé, tu peux dire aux enfants qu'elles ont encore un peu de temps, que le repas sera prêt dans une bonne heure ?

Adrien pratique une incision au niveau du croupion du poulet, maintient l'animal d'une main puis décolle la peau, retire le tube digestif et le jabot. Toujours en lui maintenant bien la tête, il glisse l'index de l'autre main dans la partie incisée à la base du cou pour décoller les poumons et élargit ensuite l'orifice côté croupion, y glisse la main et en extrait, en une seule fois, le gésier, le foie, le cœur, les poumons et les viscères. Les gestes sont précis et connus. La brutalité silencieuse de la dissection minutieuse contraste avec la douceur avec laquelle il s'adresse à sa fille. Sa fille est hors-champ. Les mains et les avant-bras d'Adrien sont maintenant recouverts de sang.

Qu'est-ce que tu fais-là toi ? T'es toute nue. Il fait froid.

Non non non, tu restes pas là, t'es complètement trempée, monte voir maman qu'elle te sèche.

Comment ça elle est pas là Maman ? Elle est où ?

Qu'est-ce que t'as sur les mains ? De la peinture ? Là on est dans la cuisine chérie, la peinture c'est dans la salle de jeux, sur la bâche en plastique. Ou dehors quand c'est encore l'heure.

Mais pas dans la cuisine.

Sa voix est dirigée vers sa fille mais toute son attention est concentrée sur le poulet. Il trie les abats avec attention (garde le cœur, les rognons, le foie et les gésiers) et rince ensuite l'intérieur de la volaille en la passant doucement sous un filet d'eau.

Louise, c'est pas drôle, tu peux pas rester comme ça, tu vas attraper froid. Et on se balade pas toute nue. Reste pas là. Monte.

La cuisine c'est pas –

Louise, pas le frigo.

Non, le frigo c'est pas l'endroit pour faire un tableau.

Tu fais pas ce que tu veux, non, pas dans la cuisine, c'est ma cuisine, c'est pas ta cuisine c'est ma cuisine, tu comprends, tu –

Louise. Lâche ça.

Adrien se gratte le front et les yeux du revers de la main. Il a maintenant le visage recouvert de sang.

Je suis sûr que ce sera très beau ce que tu veux faire.

Je le sais, c'est tout, j'en doute pas.

C'est juste pas l'endroit, tu comprends ?

Oui, moi aussi j'aime les Power Rangers, mais c'est pas la question, là. T'es toute nue les mains pleines de peinture.

Ton préféré c'est le noir ? C'est pour ça que tu as de la peinture noire partout sur les mains et sur le visage ?

Il essaie tant bien que mal d'être convaincant et de ne pas laisser paraître son amusement face à la situation.

Si si j'aime bien le noir. C'est super le noir. Mais pas sur le frigo.

Pas sur les murs non plus si possible.

Il appelle avec une voix qui porte.

Chloé ?

Il voudrait atteindre l'enceinte pour arrêter la musique mais ses mains sont sales, maculées de sang et de résidus d'organes de poulet. Il regarde derrière lui, il cherche quelque chose avec quoi s'essuyer. Rien. Ça l'agace. Alors il s'essuie dans son tee-shirt. Juste ce qu'il faut pour pouvoir poser sa main sur l'enceinte sans tout salir et éteindre la musique. Il appelle plus fort.

Chloé ??

À nouveau plus doucement.

Mais elle est où ta mère ?

Ça ? C'est un poulet. C'est pour ce soir. Pour le dîner. Ça te plaît un poulet ? Si tu vas enlever la peinture que t'as sur les mains et que tu vas t'habiller, avec le poulet je ferai des pommes dauphine. Celles que tu aimes. Ça te dit ?

Il lui sourit.

Tu veux bien t'habiller et aller peindre dans la salle de jeux ? Et voir où est maman ?

D'un coup, comme s'il était dérouté que la pensée ne lui soit pas venue plus tôt.

Et ta sœur elle fait quoi en haut ?

L'inquiétude monte d'un cran.

Tu es sûre qu'elle est en haut ?

Elle a pris son bain ? Tu sais que quand Maman ou Papa ne sont pas là c'est toi qui dois veiller sur elle. Tu es sa grande sœur.

Veiller sur elle ? Ça veut dire que tu dois faire attention à ce qu'elle aille bien, à ce qu'il ne lui arrive rien.

Comment ça tu t'en fous ?

Tu parles pas comme ça Louise. Louise, attends. Reviens. Louise.

Il lui parle comme si elle était déjà loin.

Tu veux bien aller voir où sont ta mère et ta sœur s'il te plaît ? Tu peux faire ça pour moi ?

Louise ? Habille-toi. Et mets tes chaussons !

Noir.

Repères

Maxime Contrefois Écriture et mise en scène

Né en 1988, Maxime Contrefois suit des études en philosophie, cinéma et théâtre (il est spécialiste du théâtre de Matthias Langhoff) et est assistant à la mise en scène auprès de Matthias Langhoff (2013), Jean-François Sivadier (2016) et Marcial Di Fonzo Bo (2014, 2015, 2018).

Parallèlement à son activité d'assistantat, il fabrique ses propres objets et la maquette de sa première création, *Erwin Motor, Dévotion*, de Magali Mougel, est présentée dans le festival « Péril Jeune », à Confluences (Paris, novembre 2014) puis à La Loge (Paris, avril 2016). Cette œuvre a été Lauréate 2014 du Prix Jeunes Talents Côte-d'Or – Création contemporaine du conseil départemental.

En janvier 2016, il accède à l'aide au compagnonnage du ministère de la Culture et de la Communication – DGCA avec Jean-François Sivadier qu'il assiste pour la création de *Don Juan*. Dans ce même cadre il initie son deuxième spectacle, *Anticorps* de Magali Mougel, qu'il crée en novembre 2016 à Rennes à l'occasion du festival Mettre en Scène. Sa dernière création, *Après la fin* de Dennis Kelly, a vu le jour à l'Espace des Arts - scène nationale de Chalon-sur-Saône en janvier 2019 et a été présentée en tournée en Bourgogne – Franche-Comté et en mars 2020 au Théâtre de la Cité Internationale à Paris.

Que ce soit en partenariat avec le Théâtre de la Cité Internationale, la scène nationale de Montbéliard ou l'université Paris 3 Sorbonne-Nouvelle, il mène une activité soutenue de transmission et d'ateliers de pratique artistique.

Nouvelles Frontières est le deuxième texte écrit par Maxime Contrefois.

Sa première écriture personnelle, *Nu gît le cœur dans l'obscurité*, est lauréate du Fonds SACD Théâtre 2022.

Sa compagnie, Le Beau Danger, est implantée en Côte-d'Or, région Bourgogne – Franche-Comté, depuis sa création en 2012.



C^{ie} Le Beau Danger

19 rue de Cronstadt - 21000 Dijon
www.lebeaudanger.com

lebeaudanger@gmail.com
maxime.contrefois@gmail.com

Conception Maxime Contrefois.
Photos © Philip-Lorca diCorcia, Gregory Crewdson,
Maté Bartha, Courrier International.